



éditions è@e

à paraître

catalogue

actualités

acheter

collection
chercheurs d'èrecollection
littérature étrangère

revue TINA

téléchargement

gratuit

partenaires

diff. les Belles Lettres

liens

english

jourecords

recherche

**TINA**

télécharger PDF présentation

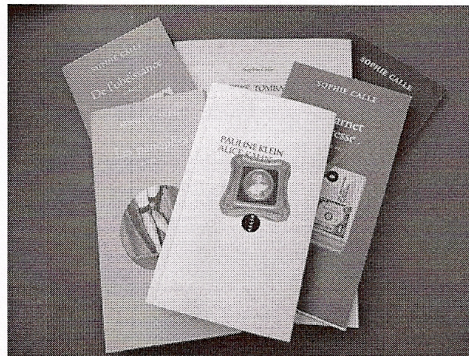
TINA numéros : ...

<<<< RETOUR

LA RENTRÉE LITTÉRAIRE PAR TINA 15/20**Art et littérature : un milkshake littéraire à l'arrière goût de lait caillé**
par Émilie Notéris

Le premier roman de Pauline Klein, *Alice Kahn*, reçoit actuellement un accueil chaleureux dans la presse, convoquant des figures féminines importantes de l'art comme Sophie Calle ou encore Cindy Sherman. Passage obligé, mais effets secondaires déceptifs de première lecture : ce texte propose une vision étriquée et très *petit bourgeois* d'un art pas vraiment contemporain. Pâle démonstration littéraire faite de petits gestes et de mini-actions, elle échoue à inscrire son texte dans le réel. Pauline Klein livre une critique très conventionnelle du milieu, à peine décrypté, puisque apparemment pas bien compris par l'auteure, surprenant, puisqu'il est mentionné dans sa bio qu'elle a travaillé 4 ans dans une galerie new-yorkaise.

Les tentatives de Klein font penser immédiatement (en négatif) aux premiers travaux de Sophie Calle dont les déplacements et décalages artistiques avaient le mérite, à l'époque, de circonscrire avec efficacité et simplicité leurs espaces d'intervention. Faire du sous Sophie Calle plus de 30 ans après semble relever d'une méconnaissance certaine des enjeux de l'art contemporain...

**Sophie Calle en 1985 :**

Je l'ai vu un jour de décembre 1985. Il donnait une conférence. Je le trouvais séduisant. Une seule chose me déplut : sa cravate aux tons criards.

Le lendemain je lui fis parvenir anonymement une discrète cravate marron. Quelques jours plus tard, je le croisais dans un restaurant : il portait ma cravate. Elle jurait avec sa chemise. Je décidais alors de lui envoyer, tous les ans, pour Noël, un vêtement à mon goût.

Sophie Calle, *Les Panoplies* (livre III), Actes Sud, 1998

Pauline Klein en 2010 :

Debout devant moi, planté comme un platane de plus, l'homme s'adresse à moi comme à Anna, et son visage entier est un point d'interrogation joyeux. Ses yeux supplient, demandent qu'autre chose arrive, que ça ait lieu ici, maintenant, à cette seconde, celle où il rencontre cette fille sur cette terrasse, à ce moment attendu. Il veut que je lève la tête, que je lui dise de s'arrêter là, que je suis Anna, et que ça peut commencer.

Je ne connais ni Anna ni le jeune homme qui a rendez-vous avec elle maintenant, mais je nous vois tous les deux dans ce même décor, moi assise sur une chaise, lui debout devant moi, et nous ne sommes pas moins crédibles que les autres. Alors j'ai découpé ce mot, « Anna », dans l'espace, et je l'ai décollé, comme on décolle une étiquette d'un fruit.

Pauline Klein, *Alice Kahn*, Allia, 2010

Le "Je" narratif de Pauline Klein endosse le rôle d'Alice Kahn comme Sophie Calle a accepté d'endosser celui de Maria à la différence (majeure) près que pour Sophie Calle il s'agissait d'abord d'une performance avant que d'exister sous la forme texte (retranscription). Le fait que Pauline Klein n'ait pas activé physiquement Alice Kahn n'est pas le problème, ne saurait

pas lui être reproché (en tous cas pas par TINA), mais situe mieux l'origine du projet chez Calle et ce qui les sépare radicalement l'une de l'autre.

Une première approche du travail de Cindy Sherman, développée par la théoricienne Laura Mulvey, place son œuvre comme une réponse provocante —(sous forme de simulacre) à l'hégémonie du regard hétérosexuel masculin en vigueur— anathématisant une représentation de la figure féminine désobjectivée. Elle opère ainsi une déconstruction morphographique du cinéma hollywoodien d'après-guerre posant la question du *male gaze* (regard masculin) porté sur la figure féminine cantonnée au statut d'image fétichisée.

Sherman-le-modèle s'habille en personnage tandis que Sherman-l'artiste révèle la mascarade du personnage. Cette juxtaposition renvoie à un élément de surface, de sorte que la nostalgie se dissout en malaise. Insister à ce point sur la surface revient à suggérer qu'elle masque peut-être l'une ou l'autre chose destinée à demeurer cachée, et l'indice d'un autre espace est tapi dans cette trop plausible façade.
Laura Mulvey, « Fantasmagorie du corps féminin » in *Cindy Sherman*, Paris, Flammarion, 2007.

Or, chez Pauline Klein il n'est jamais question de la place de la femme dans l'art ni de son assujettissement au *male gaze*. encore une fois la figure convoquée est en disproportion voire en opposition avec le résultat proposé par l'auteure.

Exit l'esprit critique, enter la bonne blague décontextualisée :

-Oui, elle ajoute des objets qui ne sont pas censés être de l'art, dans des lieux qui sont censés ne contenir que ça, et personne ne s'en rend compte. D'ailleurs les objets prennent de la valeur au même rythme que les vraies œuvres, c'est ça qui est drôle...

Pauline Klein, *Alice Kahn*, Allia, 2010

Michel Houellebecq représentant des artistes américains mainstream vautés dans l'argent et le champagne semble plus logique, même si il ne propose pas grand chose de nouveau. Quant à Olivier Cadiot, certes il s'appuie sur la très respectable Nan Goldin pour faire l'ouverture d'*Un mage en été*, mais rien de spectaculaire non plus. Le livre est brillant mais le jeu de mise en page et les inserts d'images sont traités sur un mode citationnel mais néanmoins daté (mis à part certaines cartographies qui fonctionnent malgré tout parce que l'image est suffisamment forte).

